

## L'écho de la Révolution française dans la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1870)

Fabrice Bensimon

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/1942>  
DOI : 10.4000/ahrf.1942  
ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005  
Pagination : 211-237  
ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Fabrice Bensimon, « L'écho de la Révolution française dans la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1870) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 342 | octobre-décembre 2005, mis en ligne le 27 avril 2006, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1942> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.1942>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

---

# L'écho de la Révolution française dans la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1870)<sup>50</sup>

Fabrice Bensimon

---

- 1 Chercher à apprécier la portée de la Révolution française dans la Grande-Bretagne du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est aborder plusieurs questions, dont deux semblent essentielles. La première, la plus importante peut-être du point de vue historique, relève du politique. Une conception établie veut que les idées républicaines d'origine française n'aient connu en Grande-Bretagne qu'une fortune limitée, marginale, contenue par le loyalisme monarchique des classes populaires. Des auteurs aussi divers que E. P. Thompson et, plus récemment, Linda Colley, développent cette idée que l'échec des idées révolutionnaires et républicaines en Grande-Bretagne serait lié à l'adhésion britannique au système monarchique <sup>1</sup>. Souvent, en effet, les historiens qui se sont attachés à trouver l'héritage de la Révolution française dans la tradition radicale britannique en ont conclu que celui-ci était resté des plus limités. On note ainsi que les élites britanniques ont souvent fait vibrer avec succès la fibre patriotique en rejetant comme non-anglais et contraires aux traditions constitutionnelles britanniques, les doctrines et les idéaux du jacobinisme français. Plus récemment, notamment à la faveur des critiques dont la monarchie a été l'objet ces dernières années, certains, comme Antony Taylor et Frank Prochaska, ont reposé la question, en traquant non pas l'héritage français et la tradition issue de Thomas Paine, mais des formes plus « insulaires » de l'anti-monarchisme, qui serait au cœur du radicalisme britannique <sup>2</sup>. Taylor note ainsi que, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et au-delà, un fort courant hostile à la famille royale se maintient, mais qu'il puise ses références dans les traditions politiques nationales, plutôt que sur le continent. Il s'agit donc là d'une première interrogation, quant à la prégnance ou à la faiblesse de la tradition révolutionnaire française dans le débat politique britannique, notamment dans ses formes plébéiennes.
- 2 Une seconde question, liée à la précédente, est celle de la place occupée par la Révolution française dans la culture britannique au XIX<sup>e</sup> siècle : au-delà d'une filiation

revendiquée, quels en sont les enfants cachés, les vecteurs, les représentations, les peurs, les mythes, etc. ? On touche ici à des formes qui, si elles sont en partie bien identifiées - à l'instar de la production littéraire ou historique de l'époque victorienne -, le sont moins quant à leur réception et aux usages qui en sont faits. Si une telle approche implique de décrypter *La Révolution française* de Thomas Carlyle, le *Conte des Deux Villes* de Charles Dickens ou, dans un autre ordre, les cires de Madame Tussaud, elle requiert aussi de scruter l'influence réelle de chacune de ces formes culturelles. Elle implique également de s'interroger sur les phases de la Révolution dont il est question - accepter 1789 est une chose, se réconcilier avec la Convention et la Terreur en est une autre.

- 3 Pour aborder ces différents aspects, on se penchera dans un premier temps sur la portée de la Révolution française au cours de la période qui s'étend de la fin des guerres napoléoniennes au *Reform Bill* (1815-1832), quand la Révolution est proche. C'est aussi l'âge d'or du radicalisme, une époque où la menace révolutionnaire existe. Et si on continue de se demander pourquoi et comment la Grande-Bretagne n'a pas connu de transformation brutale de son système politique et social, en dépit de la dureté de l'industrialisation pour les classes populaires, la réflexion porte essentiellement sur la période qui commence avec la Révolution française et prend fin avec le chartisme<sup>3</sup>. Puis on évoquera la permanence des références aux traditions jacobines et républicaines françaises dans l'espace politique du second tiers du siècle (1830-1870), en particulier le culte de Robespierre chez Bronterre O'Brien et les rapports entretenus par le mouvement chartiste avec la Révolution. Enfin, on s'intéressera à la diffusion des stéréotypes, des mythes, et autres représentations dans la culture britannique au cours de cette même époque victorienne, et à la façon dont la Révolution française connaît alors une ambivalente réhabilitation.

Le radicalisme anglais et la crainte de la révolution (1815-1832)

- 4 Jusqu'au milieu du siècle, la Révolution française constitue outre-Manche une réalité vivante, objet d'innombrables études polémiques ou historiques, et référence incontournable du débat politique<sup>4</sup>. Une appréciation quantitative ne suffit pas pour régler la question de la présence d'un modèle français. Dans un des premiers ouvrages académiques consacrés à la question, Philip Brown soulignait la permanence de la tradition révolutionnaire française dans le débat politique britannique, mais mettait en évidence son caractère importé - la véritable tradition anglaise étant plutôt incarnée par des radicaux opposés à tout usage de la violence, comme Francis Place (1771-1854) ou, plus tard, le chartiste William Lovett (1800-1877)<sup>5</sup>. La tradition politique héritée de Thomas Paine a assurément été minoritaire, et encore le républicanisme de l'auteur de *Rights of Man* remonte-t-il à la révolution des colonies américaines, avant la Révolution française.
- 5 De la fin des guerres napoléoniennes à Peterloo (1819), puis également dans les années 1820, les références à la Révolution sont surtout l'œuvre de ses détracteurs, comme le remarque justement John Dinwiddy dans l'étude la plus fouillée sur la question<sup>6</sup>. La Révolution est alors encore un exemple menaçant, ainsi que le notait, parmi tant d'autres, le journaliste Walter Bagehot (1826-1877) : « La Révolution française effraya la nation anglaise ; elle hanta tant les gens de cette génération qu'ils ne pouvaient regarder où que ce soit, sans en voir les traces »<sup>7</sup>. Bagehot précisait ailleurs : « Toute une génération en Angleterre, et d'ailleurs en Europe, fut si effrayée par le règne de la Terreur qu'ils pensaient qu'il ne pouvait être empêché que par le règne d'une autre

Terreur [...] Neuf dixièmes des Anglais étaient par-dessus tout déterminés à vaincre les “principes français”, et malheureusement les “principes français” incluait ce que nous devrions maintenant tous considérer comme des améliorations évidentes et des réformes rationnelles »<sup>8</sup>. Si les proportions données à titre rhétorique par Bagehot sont sujettes à caution, le député et futur premier ministre whig Lord John Russell (1792-1878) ne disait pas autre chose, quand il écrivait dans un pamphlet anonyme de 1820 :

« Si un livre contient des opinions nouvelles sur des questions littéraires ou philosophiques, on nous dit de l'éviter car c'est à Voltaire et à Rousseau qu'on impute la Révolution française. Si un cordonnier ignorant harangue une foule en haillons à Smithfield, on nous dit que l'État est en danger car la furie de la populace fut le début de la Révolution française. S'il y a du mécontentement dans les villes manufacturières, on nous dit que le mécontentement dans les villes manufacturières fut la grande cause de la Révolution française. Non, même si quelqu'un propose d'autoriser un propriétaire terrien à tuer des perdrix et des lièvres sur son propre sol, on nous dit que cela reviendrait à admettre la doctrine des droits naturels, la source de tous les maux de la Révolution française »<sup>9</sup>.

Il y a certes, dans ces toutes premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, une frange extrême du radicalisme, qu'a largement étudiée E. P. Thompson, celle des jacobins anglais en filiation avec les années 1790<sup>10</sup>. Mais les radicaux qui revendiquent, après la fin des guerres napoléoniennes, le suffrage universel (masculin), le renouvellement annuel du parlement, et le secret du scrutin, le font au nom de la constitution anglaise. On peut faire remonter les origines britanniques de leur programme, en amont de la Révolution française, à la contestation des années 1780, voire à la Révolution anglaise-. À de rares exceptions, ils ne luttent pas pour l'abrogation de la monarchie, et surtout ne se réclament pas de la Révolution française. John Belchem, le biographe de Henry Hunt, a montré comment, loin de fustiger la constitution britannique, l'argumentation de ce dernier consiste à dénoncer la violation de celle-ci par la Chambre des communes, la corruption des élites, la « conspiration » contre le peuple qu'aurait été le massacre de Peterloo<sup>11</sup>. Même à Londres, la plupart des mouvements contestataires ne puisaient guère leurs références dans la Révolution française. La recherche la plus documentée sur les influences souterraines des milieux les plus radicaux, celle de Iain McCalman sur ce « *radical underworld* », évoque surtout le Commonwealth de la révolution anglaise, le millénarisme pseudo religieux, le socialisme agraire, et la grivoiserie, mais bien peu la tradition jacobine française<sup>12</sup>.

Les raisons de cette absence de références sont multiples, mais la répression et l'hostilité aux idées françaises et à la France sont essentielles. Certes, plusieurs courants radicaux ont une filiation avec les sociétés de correspondance jacobines. On trouve quelques renvois à la Révolution française dans les textes des *luddites* en 1811-1812, comme ce prospectus des ouvriers de la laine du Yorkshire, adressé aux ouvriers des autres secteurs :

« À tous les coupeurs d'étoffe, tisserands, et au public en général, Généreux compatriotes,

Vous êtes priés de venir en armes afin d'aider les justiciers à obtenir justice des torts qui leur sont faits, et à secouer le joug haïssable d'un vieil idiot et de son fils encore plus idiot et de leurs coquins de ministres, tous les nobles et les tyrans doivent être renversés. Venez, suivons le noble exemple des courageux citoyens de Paris qui face à 30 000 tuniques rouges de la tyrannie ont renversé un tyran, ce faisant vous poursuivrez au mieux votre propre intérêt. Plus de 40 000 héros sont prêts à surgir, et à écraser un nouveau gouvernement pour en établir un nouveau ».<sup>13</sup>

6 Mais de telles allusions semblent marginales. John Dinwiddy note toutefois qu'on en trouve dans le district textile de Oldham-Royton-Chadderton, au Nord-Est de

Manchester, où des archives témoignent de la familiarité des dirigeants locaux avec l'histoire de la Révolution française. À Londres, le pamphlétaire et éditeur Thomas Spence (1750-1814) avait été un propagateur actif des idées de Paine et peut-être, au tout début des années 1800, le dirigeant radical le plus important à Londres, quand il n'était pas en prison. Après sa mort, quelques dizaines de ses partisans, qui avaient juré de continuer son combat, entreprirent différentes actions. Le 2 décembre 1816, ils organisèrent à Spa Fields, au nord de Londres, une réunion en plein air où ils parlèrent de mettre sur pied un Comité de Salut Public, et utilisèrent un drapeau tricolore rouge, vert et blanc, en symbole de la future République anglaise ; la tentative de soulèvement qui suivit fut violemment dispersée. Ces hommes devaient être à l'origine de la conspiration dite de *Cato Street*, les 22 et 23 février 1820 : afin de venger les victimes de Peterloo, et de déclencher une insurrection, des membres du groupe projetèrent de tuer plusieurs ministres et de promener dans les quartiers pauvres de Londres les têtes de Castlereagh et de Sidmouth - respectivement secrétaires au *Foreign Office* et au *Home Office* - plantées sur des piques. Largement infiltré, le groupe des conspirateurs fut arrêté avant d'avoir pu passer à l'action, et cinq d'entre eux furent exécutés.

- 7 Avec ses onze morts et ses centaines de blessés, massacrés sans défense par la *yeomanry*, Peterloo joua un rôle essentiel dans la mobilisation et la mémoire du radicalisme britannique. Sur la question essentielle du recours à la violence politique, qui sépare la tradition jacobine de celle du radicalisme anglais, l'événement ne semble pas avoir provoqué d'évolution significative, notamment en raison du rôle modérateur joué par Hunt (1773-1835). La réaction du radical John Gale Jones, que rapporte l'historien Edward Royle, n'était pourtant pas isolée : « À partir de ce jour fatal où l'épée fut tirée et où la guerre était déclarée au peuple anglais, par le massacre sanglant et non vengé des hommes, des femmes et des enfants sans défense de Manchester, je fus l'un de ceux qui furent désormais convaincus qu'il fallait en finir avec les prières et les pétitions et que *le temps de la Réforme était passé, et que l'heure de la Révolution était venue* »<sup>14</sup>. C'est sans doute Richard Carlile (1790-1843) qui franchit le pas de la façon la plus claire. Après Peterloo, ce pamphlétaire, qui lança en 1819 le journal *The Republican*, expliquait que l'Angleterre était face à un choix : le despotisme militaire ou la République. Le républicanisme de Carlile était largement inspiré de celui de Paine. Après avoir écrit que Paine était à la politique et à la théologie ce qu'Euclide était à la géométrie, Carlile fut emprisonné pour avoir publié de nouveau le pamphlet déiste *The Age of Reason*. Il passa six années en prison, et n'en sortit que pour y retourner en 1831, pour deux ans et demi. Dans une caricature d'octobre 1819, dédiée à l'« Archevêque de Carlile », George Cruikshank illustre l'effroi que suscitaient les propositions de Carlile et de Paine<sup>15</sup>. Dans la scène apocalyptique de « *The AGE of REASON or the World turned topsy turvy exemplified in Tom Paines Works !!* » (illustration n° 1), on voit en effet Carlile, aidé de nombreux jacobins, brûler le Christ en croix, la Bible, le *Prayer Book* et la *Magna Carta*, la Couronne et la mitre, l'Église et le trône, tandis que le Diable d'une part, le Juif, le Mahométan, le Noir et l'Asiatique de l'autre, s'extasient. Deux guillotines et d'innombrables bonnets phrygiens rappellent la paternité française de ce chaos ainsi montré, dans une planche digne des charges les plus violentes de Gillray. D'autres que Carlile se ralliaient à l'action violente, comme le radical Joseph Brayshaw, de Leeds, qui expliquait désormais que « l'allusion à la constitution britannique [était] une allusion à un fantôme »<sup>16</sup>. En 1819-1820, différentes tentatives de soulèvement avortèrent, faute de soutien populaire, d'organisation suffisante, et de protection face à la surveillance

des autorités <sup>17</sup>. Et dans les années 1820, le radicalisme reflue, pour revenir en force au tournant des années 1820 et 1830, avec la lutte pour le *Reform Bill*.

Un jacobinisme anglais (1830-1870) ?

- 8 C'est également au tournant des années 1820 et 1830 que, au sein même des élites britanniques, le regard porté sur la Révolution française change. Certes, notamment pendant les débats sur le *Reform Bill*, les plus conservateurs continuent de l'utiliser comme argument contre tout progrès, à l'instar de l'homme politique tory et journaliste John Wilson Croker (1780-1857) <sup>18</sup>. Mais d'autres s'en emparent de façon positive, bien que paradoxale, comme l'historien et parlementaire whig Thomas Babington Macaulay, qui argue que la noblesse a provoqué sa propre destruction en refusant toute évolution. Dès les années 1820, les whigs définissent l'histoire de leur courant comme celui d'une lutte glorieuse contre la couronne, et pour la liberté. Et ils se réclament de la position de Charles James Fox dans les années 1790, contre la guerre avec la France et la répression intérieure menée par Pitt. Ainsi, progressivement, ils insistent sur la première période de la Révolution, et rendent Pitt, les coalitions qu'il avait constituées, et les royalistes français responsables des « excès » révolutionnaires, notamment la Terreur. Ils peuvent donc se reconnaître dans les interprétations de Mignet et de Thiers quant à la distinction entre différentes phases de la Révolution, d'abord bonne puis mauvaise. Dans cette perspective, qui marque les représentations des élites dans les décennies qui suivent, 1793 n'est plus l'aboutissement de 1789, mais une aberration.
- 9 Les raisons de ce changement de perspective semblent variées. Comme le remarque Dinwiddy, la révolution de juillet 1830 joua sans doute un rôle dans cette mue : elle démontrait qu'une révolution populaire parisienne pouvait ne pas être si terrible <sup>19</sup>. Dans un essai où il comparait l'influence britannique des révolutions françaises au XIX<sup>e</sup> siècle, Élie Halévy émettait même l'hypothèse selon laquelle la révolution de Juillet, celle dont l'écho fut le plus fort outre-Manche, déclencha le *Reform Bill* <sup>20</sup>. Depuis, cette idée a été récusée, notamment par Norman Gash, même si Roland Quinault souligne l'impulsion française donnée à la réforme britannique <sup>21</sup>. Au-delà de ce débat sur l'impact, la révolution de Juillet séduisit assurément les radicaux britanniques, réconciliant une partie d'entre eux avec l'ensemble de ce qui apparaissait désormais comme la tradition révolutionnaire française. Les journées parisiennes de février 1848 devaient jouer, dans un premier temps, un rôle similaire de modèle à suivre. Ainsi, 1830 et 1848 permettaient la réconciliation avec 1789. Bagehot devait ainsi noter :
- « Les terreurs de la Révolution française ont imprégné toute une génération d'Anglais d'un conservatisme bigot. Ce même esprit optimiste qui, en France, a produit la Révolution de 1830, a fait naître chez toute une génération d'Anglais un esprit d'espoir et un désir d'innovation. Le résultat en a été un long gouvernement tory dans le premier cas, et un long gouvernement libéral dans le second ». <sup>22</sup>
- 10 Une lithographie consécutive à la révolution de Juillet traduit à la fois la sympathie dont elle bénéficie outre-Manche, et la présence des références à 1789 (illustration n° 2) <sup>23</sup>. Un chien rasé à la manière française, et portant le visage de Charles X, y fuit une foule d'hommes, de femmes et d'enfants portant des drapeaux tricolores, des piques et des fourches. En arrière-plan, Napoléon se tient à côté d'un Louis XVI guillotiné, lui-même assis près d'une guillotine, et tenant sa tête, qui dit : « Souvenez-vous ».
- 11 Le changement de perspective provoqué par 1830 concerne, au premier chef, les radicaux, jusqu'alors peu versés dans les références et les textes de la Révolution française. Plus que la barrière de la langue, un des principaux problèmes, hérité de la

période précédente, était d'échapper à la dangereuse accusation d'adhésion à des doctrines « non-anglaises ». En outre, la Révolution leur posait un problème politique : si, comme de nombreux libéraux français et britanniques, ils approuvaient les conquêtes de ses premières années, ils rejetaient la violence et la cruauté supposée de la période de la Terreur, en particulier dans sa dernière phase, sous la houlette des jacobins et de Robespierre, lequel cristallisait les travers révolutionnaires.

- 12 Le radical et futur chartiste Bronterre O'Brien (1805-1864) avait établi un lien entre le jacobinisme français et le radicalisme britannique. O'Brien a notamment fait l'objet d'une biographie par Alfred Plummer, et de recherches par Iorwerth Prothero, qui s'est intéressé à sa relation à la France : O'Brien se distingue comme la figure clé du lien entre le radicalisme anglais du XIX<sup>e</sup> siècle et la tradition révolutionnaire française <sup>24</sup>. En 1831, O'Brien lut le récit fait par Buonarroti de la Conspiration pour l'Égalité de Babeuf et fut particulièrement intéressé par le portrait de Robespierre qui y était dressé <sup>25</sup>. Il traduisit l'ouvrage (la traduction fut en partie publiée en 1836), et se rendit à Paris pour des recherches au cours de trois étés consécutifs. Il y rencontra Buonarroti alors âgé de 75 ans <sup>26</sup>, avant de publier, en 1838, un gros premier volume d'une biographie de l'Incorruptible (le second volume ne parut jamais) <sup>27</sup>. O'Brien cherchait à rendre justice à son héros et à la Révolution car, expliquait-il, « toutes les histoires qui ont paru jusqu'à ce jour, et presque toutes les biographies relatives à la Révolution française, ont été écrites dans les intérêts des classes moyennes et supérieures » <sup>28</sup>. Bronterre O'Brien expliquait notamment que les horreurs de la Révolution provenaient de son caractère bourgeois, « les prolétaires et les classes laborieuses n'ayant eu d'autre part dans celle-ci que celle du combat, de l'esclavage, des hurrahs et de la faim » <sup>29</sup>. Quant à la Terreur, elle fut appelée ainsi parce que « pour la première fois dans l'histoire de la race humaine, les pauvres firent peur aux riches, et la vertu fit peur au vice » <sup>30</sup>. Les jacobins de la Convention étaient présentés comme les meilleurs des hommes, désintéressés et aspirant à l'égalité, et Robespierre comme le héros des millions de prolétaires, qui voulait que chacun reçût le fruit de son travail, et fut tué par ses adversaires bourgeois - Gwynne Lewis note justement que, dans cette reconstruction, Robespierre apparaissait sous des traits plus démocratiques et plus socialistes que ceux que lui connaissaient ses collègues au Comité de Salut Public <sup>31</sup>. La conjuration de Babeuf avait cherché à reprendre l'œuvre de Robespierre. Dans cette interprétation, Robespierre devenait un héros radical, et Bronterre O'Brien multipliait les parallèles entre les luttes de la Révolution française d'une part, celles des années 1830 de chaque côté de la Manche d'autre part - la révolution de Juillet et le *Reform Bill* de 1832 étant des exemples patents de luttes menées par le prolétariat, mais dont la bourgeoisie avait tiré le profit.
- 13 Dès les débuts du chartisme, à la fin des années 1830, Bronterre O'Brien en fut un des dirigeants, gardant l'image d'un lettré, bon théoricien, mais dont la popularité n'atteignit jamais celle d'un Feargus O'Connor auquel il s'opposait. Par la suite, il remit en cause son adhésion à l'idée d'une révolution violente, sans renier son admiration pour Robespierre, auquel il voua un véritable culte dans les années 1850 (voir ci-dessous). Dans leur ensemble, les chartistes ne faisaient cependant guère d'emprunts à ce jacobinisme français, puisant bien plus dans les références insulaires que continentales et n'ayant guère lu les textes d'outre-Manche. L'historiographie actuelle insiste d'ailleurs plus sur la tradition, ancienne et proprement britannique, dans laquelle ils s'inscrivaient : celle de la lutte de l'« Anglais né libre » (« *free-born Englishman* ») contre la tyrannie. Mais d'autres que O'Brien regardaient vers la tradition

française, ce qui permet de dire que son adoration de Robespierre n'était pas qu'une marotte personnelle. Il faut pour cela évoquer un peu plus en détail les rapports entretenus par le mouvement chartiste avec la tradition révolutionnaire française.

- 14 Ce n'est pas ici le lieu de discuter de l'hypothèse d'une « menace révolutionnaire » en Grande-Bretagne dans les années 1840, hypothèse que l'historiographie contemporaine s'accorde à écarter<sup>32</sup>. Et sur le plan même du chartisme, on s'accorde à faire de la troisième grande pétition, celle de 1848, le dernier épisode majeur de ce mouvement démocratique. Pourtant, entre les journées parisiennes de Février et la manifestation londonienne de Kennington Common le 10 avril 1848, les références à la Révolution française abondent. Les chartistes insistent pourtant sur le caractère spécifiquement britannique de leur mouvement. D'ailleurs les historiens d'aujourd'hui insistent sur l'inscription du mouvement non seulement dans la tradition radicale du XIX<sup>e</sup> siècle, mais également dans la lutte plus ancienne pour les droits du peuple anglais et contre la tyrannie. Une partie des chartistes étaient monarchistes et leur mouvement ne se voulut jamais républicain. Mais il cristallisait tout ce que le pays comptait d'hostilité à la monarchie. Cela était vrai dans son état d'esprit général, dans les symboles auxquels il s'attaquait, dans la façon dont on y fustigeait les membres de la famille royale, dont on se moquait de l'aristocratie. Les milieux chartistes entretenaient ce que les générations précédentes avaient transmis, qui constitua longtemps une forme d'anti-monarchisme fort vive en Grande-Bretagne, et qu'a étudiée Antony Taylor : le détail des infidélités conjugales à la cour, les intrigues sexuelles, la corruption financière, toute une satire virulente de la monarchie<sup>33</sup>. Andrew Carnegie, le futur magnat américain, a rapporté cet état d'esprit qui prévalait dans sa famille, des Écossais chartistes : « Enfant, j'aurais pu tuer des rois, des ducs et des lords, et j'aurais considéré leur mort comme un service rendu à l'État et donc comme un acte héroïque. [...] Tout cela était hérité, bien sûr. Je ne faisais que répéter ce que j'entendais à la maison. [...] Je devins un jeune républicain violent, dont la devise était "mort aux privilèges". Je ne savais pas ce que les privilèges voulaient dire, mais mon père le savait »<sup>34</sup>. On retrouve cette hostilité quasiment inhérente au mouvement chartiste dans ses différents organes. Par exemple, à l'occasion des naissances des enfants de Victoria, au lieu d'inciter ses lecteurs à prier pour le nouveau-né, le journal chartiste à la plus forte diffusion, le *Northern Star* de Feargus O'Connor les encourageait à chanter des hymnes de désespoir pour le « malheur que représentait l'agrandissement de la couvée des cormorans royaux »<sup>35</sup>. Au-delà de cet anti-monarchisme, des militants chartistes, jeunes aux débuts du mouvement, mais qui en étaient devenus les dirigeants à la fin des années 1840, s'emparaient du drapeau républicain. Cette adhésion se nourrissait surtout des références à la Révolution anglaise et au Commonwealth. Christopher Hill a montré en quoi le mythe du « joug normand » et d'un âge d'or antérieur à la conquête normande, développé au XVII<sup>e</sup> siècle, avait été repris jusque par les chartistes, avant d'être dépassé par le socialisme. Cromwell connut au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle un formidable regain de popularité. Ce renouveau fit suite au bicentenaire de la guerre civile et à sa réhabilitation, entreprise par Thomas Carlyle et par les *Letters and Speeches of Oliver Cromwell* qu'il publia en 1845<sup>36</sup>. Ce livre fut de loin le plus influent des ouvrages jamais publiés sur Cromwell, note l'historien Blair Worden, qui souligne son rôle dans la gloire posthume accrue que Cromwell connut dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>.
- 15 Le dirigeant chartiste Feargus O'Connor avait des liens familiaux avec les idées de la Révolution française : son père et son oncle, profondément marqués par la Révolution

française et par les idées de Voltaire et de Volney, étaient devenus républicains dans les années 1790, et furent parmi les dirigeants des Irlandais Unis<sup>38</sup>. L'oncle, Arthur O'Connor, avait quitté l'Irlande en 1803, s'était installé en France, où il était devenu général dans l'armée napoléonienne et avait épousé la fille de Condorcet. Feargus O'Connor lui-même répugnait à l'idée d'une révolution violente pour la Grande-Bretagne<sup>39</sup>. Mais le journal qu'il dirigeait, le *Northern Star*, ne manquait pas de manifester sa sympathie pour la tradition révolutionnaire française. « La Révolution française a allumé la torche à la lumière de laquelle le peuple britannique lit la Charte de ses libertés », pouvait-on y lire en mars 1848, ce qui résumait la philosophie de celui qu'on surnommait « Le lion de la liberté » : les Français étaient justifiés dans leur tradition révolutionnaire, mais les Britanniques, qui avaient une autre histoire, une autre constitution, et d'autres libertés, pouvaient parvenir à la démocratie par d'autres voies : « La République pour la France, et la Charte pour l'Angleterre »<sup>40</sup>. Et, à l'instar de Feargus O'Connor, la plupart des dirigeants chartistes puisaient bien plus dans les références insulaires que continentales.

- 16 Un autre chartiste, William Linton, lança un journal intitulé *The Republican*, qui écrivait avec emphase, au lendemain de la chute de Louis-Philippe : « O, France ! Nous te remercions, France, pour ton exemple. Ainsi nous gagnerons, nous aussi, notre Charte de la Liberté, en suivant les pas de ton authentique sens du devoir, de ta détermination, de ton calme et de ton dévouement. [...] Rassemblez-vous, O millions d'hommes en esclavage ! Pour soutenir la volonté de la Nation - la Charte du Peuple, première pierre de la République ! »<sup>41</sup>. En 1848, plusieurs dirigeants chartistes utilisèrent ainsi l'exemple français comme une menace à l'égard des élites britanniques, à l'instar d'Ernest Jones : « Nous respecterons la loi si les législateurs nous respectent ; sinon, la France est une République ! »<sup>42</sup>. Mais ce républicanisme anglais se fondait plus souvent sur le patriotisme radical qu'on a évoqué, sur l'idée que l'Anglais, éclairé, devait ouvrir la voie de la liberté aux autres peuples, comme il l'avait fait au XVII<sup>e</sup> siècle. *The Republican* réclamait ainsi l'établissement d'une « République à même d'être un modèle pour le monde, remplissant vraiment la mission de l'Angleterre qui est d'apprendre aux nations à vivre »<sup>43</sup>.
- 17 Ce point de vue différait donc de celui de Bronterre O'Brien, l'« instituteur du chartisme », qui n'était cependant pas tout à fait isolé dans sa conviction que c'était la France qui avait à en conter au peuple anglais. D'autres, en partie formés par lui, comme Julian Harney (1817-1897) et, dans une moindre mesure, Ernest Jones (1819-1869)<sup>44</sup>, puisaient également dans les références françaises. Sans doute le plus socialiste des dirigeants chartistes, versé dans Babeuf, dont les conceptions égalitaires l'avaient inspiré, et dans Buonarroti, curieux de politique étrangère, Harney anima différentes organisations républicaines. L'une d'entre elles, la *London Democratic Association*, compta jusqu'à 3 000 membres, en 1838. Dans son journal le *London Democrat*, Harney, qui signait « L'ami du peuple » et aimait être appelé le « Marat anglais », racontait des scènes de la Révolution française, « afin que la génération présente puisse tirer des leçons des faits du passé » et, dans la révolution qui « aura bientôt lieu », « imiter les actes héroïques, les actes divins, des fils de la France républicaine »<sup>45</sup>. Lié à Engels à partir de 1843, Harney fut impliqué dans les regroupements d'exilés politiques à Londres, comme la société des *Fraternal Democrats*, qui rassemblait à partir de 1845 des Polonais, des Allemands, des Français, ainsi que certains chartistes internationalistes. Les *Fraternal Democrats*, que rejoignit Ernest Jones, s'inscrivaient aussi dans la tradition babouviste, même s'il ne faut pas exagérer

l'unité de vues qui régnait dans une organisation aussi composite. En 1848, Harney, encore dans l'ombre de Feargus O'Connor au sein de la direction chartiste, cherchait à utiliser l'exemple français comme un modèle. Mais c'est après l'échec de la troisième pétition chartiste, en 1848, que Harney se rallia à l'idée de l'usage de la violence politique et de la dictature révolutionnaire - une conversion qu'a étudiée son biographe, Albert Schoyen. Annonçant l'échec des quarante-huitards français à moins qu'« une nouvelle révolution ne donne à un second Babeuf l'autorité d'un autre Robespierre », Harney suggérait même que dans certaines circonstances, la révolte contre un parlement élu au suffrage universel était justifiée <sup>46</sup>. L'historien Gregory Claeys souligne la diffusion élargie des conceptions blanquistes et babouvistes de révolution violente dans les cercles radicaux britanniques après 1848 ; il note également que l'édition de l'ouvrage de Buonarroti par Bronterre O'Brien faisait le premier usage significatif des termes « bourgeoisie » et « prolétariat » en anglais. Dans ses journaux au nom explicite, la *Democratic review* (1849-1850), le *Red Republican* (1850), *The Friend of the People* (1850-1852), *Star of Freedom* (1852) et *The Vanguard* (1853), le socialiste Harney militait désormais pour « La Charte et quelque chose de plus ».

18 Le déclin du chartisme, au tournant des années 1850, ne marqua pas la fin de l'admiration pour Robespierre. Chez O'Brien, elle se transforma en véritable adoration. O'Brien - qui avait été largement absent des événements de 1848 - était renforcé dans ce culte par l'arrivée de nombreux exilés français en 1848, 1849, et 1851. Il publia en 1857 une élégie de vingt strophes à l'« Incorruptible » <sup>47</sup>. Margot Finn a observé que l'anniversaire de Robespierre, célébré à partir de 1850, devint un événement social annuel, regroupant dans une même réunion les cercles chartistes britanniques et les exilés du continent. On y portait des toasts patriotiques ; on y disait des textes à la mémoire de Paine, Washington, Marat, Saint-Just ou des nationalistes irlandais ; on y chantait une version anglaise de la Marseillaise. Ces banquets, comme celui pour lequel Margot Finn a retrouvé un billet d'invitation (cf. illustration n°3), se poursuivirent tout au long des années 1850 <sup>48</sup>. Dans la librairie et maison d'édition du radical George Jacob Holyoake, dans Fleet Street, qui faisait office de centre d'accueil de la communauté des quarante-huitards exilés, des portraits et des bustes de Robespierre étaient également en vente, parmi d'autres figures du panthéon radical, telles que Milton, Cromwell, Saint-Just, Marat, Danton, Ledru-Rollin ou Garibaldi <sup>49</sup>. Bien que, dans ses mémoires, Holyoake se fût défendu d'avoir admiré les principes de l'avocat d'Arras, il avait prénommé son fils, né en juin 1848, « Maximilien Robespierre ». Robespierre entre également dans l'historiographie chartiste, quand la première histoire du mouvement, publiée en 1854 par l'ancien militant R.G. Gammage, évoque sa réhabilitation par Bronterre O'Brien <sup>50</sup>.

19 Il reste, bien sûr, à apprécier la portée réelle de ce « culte » - véritable popularité posthume du jacobinisme et de Robespierre, ou seulement marotte de quelques individus ? John Dinwiddy retient cette seconde hypothèse, en limitant cet engouement aux intellectuels déclassés de la capitale. Il faudrait, certes, une recherche approfondie pour questionner ce point de vue, en dépouillant par exemple l'important corpus des autobiographies ouvrières relatives à cette période, et les archives du *Home Office*. Assurément, les milieux radicaux londoniens ont toujours été plus marqués que ceux des provinces par les influences continentales, notamment en raison de la présence des émigrés. Cependant, l'étude de Margot Finn montre que la réhabilitation de l'« Incorruptible » n'était pas confidentielle. Du mouvement coopératif aux restes du mouvement chartiste, des libres-penseurs aux socialistes, de nombreux dirigeants

radicaux (outre Bronterre O'Brien et Julian Harney, G.W.M. Reynolds, G.J. Holyoake, W. J. Linton, E. Jones) se référaient au jacobinisme ; celui-ci est un des éléments par lesquels la culture ouvrière radicale se distingue, jusque dans les années 1860, des réformateurs bourgeois. Et il n'est pas fortuit que, outre son exaltation de la mémoire jacobine, Harney ait été également un des pionniers de l'introduction du socialisme de Marx en Grande-Bretagne ; c'est dans son journal *The Red Republican* qu'est parue, en 1850, la première traduction anglaise du *Manifeste du parti communiste*. En effet, la réhabilitation de Robespierre, même si elle était en quelque sorte à contre-emploi, même si elle en faisait le précurseur du socialisme qu'il n'était pas, participait d'une forme de contre-culture radicale dans l'Angleterre victorienne.

La Révolution française réhabilitée (1830-1870) ?

- 20 En 1906, la *Review of Reviews* interrogea la première vague de députés travaillistes - en majorité d'origine ouvrière - sur les auteurs et les œuvres qui les avaient influencés. Parmi les 45 réponses, Charles Dickens (16) et Thomas Carlyle (13) se classaient second et quatrième, derrière John Ruskin (17), mais respectivement devant la Bible (14) et le socialiste américain Henry George (12) ; le premier radical britannique (Cobbett) n'était cité que par quatre députés<sup>51</sup>. C'est dire que la version de la Révolution française présentée par les grands auteurs victoriens a eu une postérité plus longue que celle de Bronterre O'Brien ou de Harney, fût-ce dans les milieux autodidactes ouvriers. Cette vision fut exprimée sur des supports variés : les articles de presse, les nombreux pamphlets et autres récits historiques relatifs à la Révolution, les romans, mais aussi les illustrations des caricaturistes ou les cires de Madame Tussaud.
- 21 Plusieurs études ont souligné la popularité et l'influence de la *Révolution française* de Thomas Carlyle<sup>52</sup>. Paru pour la première fois en 1837, réédité à de nombreuses reprises, tiré à des dizaines de milliers d'exemplaires, ce récit a été la représentation dominante de la Révolution française en Grande-Bretagne pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, et au-delà. L'ouvrage porte la marque du changement de perspective opéré pendant la décennie qui a précédé sa publication : le « souffle » de la Révolution y est rendu. Mais le peuple, la populace, y sont violents voire féroces, contribuant ainsi à entretenir un stéréotype britannique du XIX<sup>e</sup> siècle qui opposait le pacifisme du peuple anglais à la brutalité des Français. Et le jacobinisme est fustigé par une histoire dont le premier héros est Mirabeau.
- 22 Cette vision a notamment marqué l'ensemble de la production romanesque, en particulier des romans portant sur la « condition de l'Angleterre », appelés par le critique littéraire Raymond Williams romans « industriels ». Il s'agit d'un ensemble d'œuvres, parues dans les années 1840 et 1850, et qui furent à l'époque populaires : *North and South* (1855) et *Mary Barton* (1848) d'Elizabeth Gaskell, *Shirley* (1849) de Charlotte Brontë, *Hard Times* (1854) de Charles Dickens, *Alton Locke* (1850) de Charles Kingsley, *Sybil* (1845) de Benjamin Disraeli, *Felix Holt* (1866) de George Eliot, etc. D'une façon ou d'une autre, ces romans traduisent chacun la crainte de leurs auteurs face aux mouvements populaires, à une foule dont les mécanismes leur échappent. Marqués par le chartisme dont ils étaient les contemporains, les auteurs de ces romans appliquent à ce mouvement les références de la Révolution française, souvent médiatisées par l'« histoire » de Carlyle. Plutôt libéraux, ces romanciers prônent une réforme des relations sociales en Grande-Bretagne, afin d'éviter un soulèvement populaire dangereux et à l'issue incertaine. Parfois établi directement, le lien avec la Révolution est quelquefois plus subtil. Le romancier et critique littéraire David Lodge montre ainsi

comment, dans *North and South*, le patronyme, à consonance française et rare en Angleterre, d'un personnage secondaire, « Boucher », qui joue un rôle crucial dans une émeute ouvrière, permet d'établir un lien implicite, entre l'émeute, le sang et la Révolution française<sup>53</sup>. On a également souligné la grande influence de Carlyle sur les romanciers victoriens, notamment à travers les stéréotypes sur le « caractère superficiel » et « turbulent » des Français<sup>54</sup>. Pour la composition de son *Conte des deux villes* (1859) - son roman sur la Révolution française - Charles Dickens a été marqué par sa lecture de Charlotte Smith (1749-1806), pionnière du roman historique, et pas seulement par celle de Carlyle auquel il rend hommage dans l'avant-propos du roman. Ainsi, Pascal Dupuy note que les descriptions de la guillotine y scandent le récit, et que les descriptions du petit peuple parisien (*mob*, soit « populace », chez Dickens) y sont particulièrement négatives.

- 23 Cette grille de lecture se retrouvait, sous une forme ou sous une autre, dans une bonne partie de la production culturelle du second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est, par exemple, le cas des cires de Madame Tussaud (1761-1850). Celle-ci avait appris en France l'art de fabriquer des modèles en cire, auprès de Philippe Curtius, dont le salon avait connu un grand succès pendant la Révolution française. Elle était venue à Londres en 1802, et avait promené sa collection en Angleterre, en Écosse et en Irlande, avant de s'installer dans Baker Street en 1834. Elle exploita habilement le culte de Napoléon, très vivace outre-Manche, et la mémoire de la Révolution française. Dans la « Chambre des horreurs », pour laquelle il faut s'acquitter d'un supplément au droit d'entrée, figurent notamment, aux côtés de grands criminels victoriens, les têtes guillotines et sanguinolentes de Marie-Antoinette et de Louis XVI, ainsi que Marat dans sa baignoire, le couteau dans la gorge, un modèle sans doute réalisé à partir des moules de la tête et des épaules apportés de Paris (illustration n° 4). Certains modèles ne laissaient pas de fasciner, comme celui de la « Beauté endormie », Mlle de Ste Aramanthe, victime de Robespierre, disait le musée, pour avoir refusé d'être la victime de ses désirs. Pamela Pilbeam a raconté l'histoire de Madame Tussaud et de son musée, dont le public, d'abord aristocratique, puis progressivement plus populaire, semble avoir été fortement impressionné par la représentation sanglante de la Révolution française<sup>55</sup>. En témoigne, par exemple, Dickens, dans le récit d'une visite :

« Que dire de l'homme capable de manger un petit pâté de porc à la porte de la Chambre des horreurs ? Et pourtant un tel homme existe - votre témoin oculaire l'a vu ; un jeune gars de province, un jeune gars aux cheveux blonds, un mouchoir bleu vif autour du cou, qu'il avait rouge et puissant. Son regard était posé sur la figure en cire de Marat assassiné dans sa baignoire, et avec ça sous les yeux il pouvait manger un pâté de porc mal cuit ». <sup>56</sup>

- 24 Et, au-delà des ouvrages historiques, des romans, des musées de cire, il faudrait étudier les représentations du théâtre et du music-hall, les foires et les expositions, en province notamment. Pour Londres, par exemple, Richard Altick évoque le *London Museum (The Egyptian Hall)* de William Bullock, dont la collection incluant la voiture de Napoléon prise à Waterloo avait attiré, après la chute de l'Empereur, quelque 10 000 personnes par jour, soit plus qu'aucune exposition n'en avait jamais attiré<sup>57</sup>.
- 25 Quand surviennent les journées de février 1848, c'est souvent de façon directe que les revues britanniques discutent du risque de répétition des événements de la Révolution. Il y avait certes un effet de génération dans cette grille de lecture. Jusqu'au milieu du siècle au bas mot, l'ensemble de la classe politique dirigeante était issue de la période 1789-1815, et était marquée par le vécu, l'expérience personnelle, et la culture politique

de l'époque de la Révolution et de l'Empire. En 1848, Wellington gardait un prestige considérable, et également un rôle politique significatif. Lord Palmerston (1784-1865), qui fut secrétaire au *Foreign Office* à plusieurs reprises et premier ministre, avait, enfant, voyagé avec ses parents dans la France en Révolution, et « échappé » aux révolutionnaires à Paris et à Lyon en août 1792. Un des principaux pamphlétaires contre la Seconde République, Lord Brougham (1778-1868) était adolescent à l'époque de la Convention, journaliste durant le Consulat, et député pendant l'Empire. Le champion du nationalisme irlandais, Daniel O'Connell (1775-1847), gardait de son séjour en France (1791-1793), comme élève dans les collèges de Louvain, Saint-Omer et enfin Douai, une aversion profonde pour la démocratie et les idées républicaines, qu'il associait à la violence révolutionnaire et à l'anticatholicisme<sup>58</sup>. Pour les hommes de la génération suivante, la culture livresque devait certes compter plus que l'expérience directe. Mais tout comme Michelet pouvait, dans les années 1840, s'entretenir avec des acteurs des événements que son *Histoire* devait raconter, tout comme O'Brien avait pu rencontrer Buonarroti, les hommes politiques du milieu du siècle avaient un contact direct avec les hommes de la période de la Révolution et de l'Empire, quand ils ne l'avaient pas eux-mêmes vécue. Cependant, les membres des élites britanniques étaient marqués au moins autant par la connaissance livresque qu'ils en avaient, par l'intermédiaire de l'ouvrage de Carlyle, mais également par les auteurs français, comme Thiers, Mignet, ou encore Augustin Barruel, largement lus dès les années 1820. Même pour ceux qui avaient vécu l'époque révolutionnaire, ces textes étaient une redécouverte, qui, conjuguée aux changements politiques, pouvait modifier leur perspective.

- 26 On l'a vu, 1830 avait permis un changement du regard sur la Révolution française, et 1848 prolonge cette évolution<sup>59</sup>. Au milieu du siècle, on peut certes toujours distinguer, dans l'opinion publiée, un courant conservateur, héritier de Burke, qui cherche à déchiffrer 1848 à la lumière de 1793. « Cette révolution, note ainsi *Fraser's Magazine*, n'est en fait qu'une répétition de l'ancienne révolution, sans ces scènes d'effusions de sang qui la rendirent si horrible »<sup>60</sup>. Tel lecteur du *Times* écrivait ainsi au lendemain des journées de février 1848 : « Personne ne peut concevoir l'état de terreur de ceux qui sont assez vieux pour avoir vécu les scènes de la révolution, que reproduisent maintenant les écrivains les plus populaires ; tous les spectres des carnages de cette époque se dressent devant eux »<sup>61</sup>. En 1848, les Trois Glorieuses, pourtant bien plus proches, étaient nettement moins citées que 1792 ou 1793. La très tory *Quarterly Review* amalgame souvent, dans un souci polémique, 1848 et 1793, comme quand John Wilson Croker s'indigne, à propos d'un article du *National* qui évoquait la fin de la bourgeoisie avec le départ de Louis-Philippe : « Nos lecteurs apprécieront les perspectives d'un pays qui ne doit avoir ni roi ni noble, ni gentry, ni même *bourgeoisie*. Que lui reste-t-il sinon le bonnet rouge, la pique et le pillage du sans-culotte ? »<sup>62</sup>.
- 27 On a là quelques-uns des éléments, particulièrement stéréotypés, intégrés à l'imagerie contre-révolutionnaire, qui cristallisaient encore au milieu du siècle nombre des références conservatrices à la Révolution française. Il est difficile de dire si ce discours était façonné surtout par la tradition anti-révolutionnaire anglaise, ou s'il se nourrissait des écrits français conservateurs de 1848 même. Parmi ces repères, il y a d'abord des épisodes : la prise des Tuileries, les massacres de septembre 1792, l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la Terreur, le conflit avec l'Europe. Aussi la défection de la garde nationale le 24 février 1848, est-elle rapprochée de celle du 10 août 1792<sup>63</sup>. Le Manifeste de Lamartine et le grand nombre de Français en armes

suscitent des interrogations : n'y a-t-il pas là les germes d'une guerre révolutionnaire contre l'Europe ? Lamartine, dont l'*Histoire des Girondins* avait été publiée en anglais en 1847, ne sera-t-il pas, tels les Girondins de 1792, conduit à déclencher cette guerre ? Dans ce cas, affirme le conservateur *Blackwood's Edinburgh Magazine* : « Au moment où les Français franchiront le Rhin ou les Alpes, les États d'Europe devront se tenir côte à côte comme ils l'ont fait à Leipzig et Waterloo, s'ils veulent éviter une autre longue période d'oppression par les républicains conquérants »<sup>64</sup>. De façon générale, c'est 1793 qui est l'objet du plus grand nombre d'évocations, souvent catastrophiques : « Des hommes comme ceux qui en 1793 ont mené leur malheureux pays au bord même de la destruction »<sup>65</sup>. Plus tard, d'aucuns chercheront aussi à comparer l'écrasement de l'insurrection de juin 1848 avec le 13 Vendémiaire<sup>66</sup>. La presse conservatrice cherchait souvent à établir un parallèle entre les hommes des deux époques, comme ici la *Quarterly Review*, à propos des membres du Gouvernement provisoire :

« Ces hommes ne sont pas des fous comme Hébert ou Marat - et certains d'entre eux, espérons-nous, sont incapables de jamais le devenir - ni de s'enivrer de sang et de despotisme, comme l'ancien Comité de Salut Public ; mais les principes sur lesquels ils prétendent fonder leur république sont presque aussi peu compatibles avec ce que le monde a jusqu'ici appelé l'ordre social ; et ceux d'entre eux qui pourraient hésiter à suivre ces sauvages principes jusqu'à leur développement extrême seront, comme Brissot, Barnave, Desmoulins, et même Danton, écrasés par les intérêts aveugles et les passions brutales des partis qu'ils ont mis en mouvement ».<sup>67</sup>

- 28 Parmi les « démons » de 1789-94 les plus cités, Robespierre figure en bonne place, aux côtés de Marat : « Nous verrons si [...] diable ne peut pas trouver autant d'agents parmi les socialistes que parmi les Jacobins, s'il ne peut se hisser sur les épaules de Lamartine et d'Arago comme il l'a fait sur celles de Robespierre et de Marat »<sup>68</sup>, s'inquiète ainsi *Blackwood's*. Viennent ensuite Saint-Just, Babeuf et Danton, auquel on compare parfois Ledru-Rollin<sup>69</sup>.
- 29 Cet effet de prisme peut également être observé au niveau des symboles, qui sont l'objet de très nombreuses références. Dans les premières semaines de la Seconde République, plusieurs éléments sont associés au petit peuple parisien. Le drapeau rouge est l'un d'entre eux, récusé par Lamartine qui parvient à imposer le tricolore. Mais les premiers symboles de la révolution, ce sont alors la barricade, qui fait encore, avant juin, l'unanimité dans le Paris républicain, et l'arbre de la liberté qu'on plante à tout va<sup>70</sup>. Or, ni la barricade, ni l'arbre de la liberté ne sont largement évoqués dans les écrits britanniques de 1848. Si les chartistes se félicitent des arbres de la liberté, certains radicaux s'en moquent un peu, et les plus conservateurs y voient des « symboles dans l'esprit de la populace d'une ère de licence, d'émeute, et de carnage »<sup>71</sup>. Mais en fait, la presse tory s'étend bien plus sur des symboles que 1848 a un peu remis au goût du jour, mais qui sont principalement attachés à 1793-1794 : le drapeau rouge, « la bannière de la terreur, rouge sang [...] le sanglant drapeau pirate de la propagande par la force des armes, par la terreur de l'échafaud »<sup>72</sup>, la pique, le bonnet phrygien. Seule la guillotine est fort peu présente dans la prose de 1848, une des premières mesures de la Seconde République étant l'abolition de la peine de mort pour raison politique<sup>73</sup>. En revanche, le bonnet phrygien est vilipendé : le plus joli visage, celui d'une *marchande des modes*, « animé, de couleur gaie, empourpré par le reflet des teintes rouges, presque comme dans une image », qui était coiffée d'un « bonnet gai et coquet, fait de gaze et de ruban, *chef-d'œuvre* léger de la mode la plus exquise », est transformé par le *bonnet rouge*. « Il aura tout à fait perdu son charme antérieur ; il aura l'air criard, vulgaire, fanfaron,

désordonné ; au mieux il ressemblera à celui d'une Bacchante »<sup>74</sup>. *Blackwood's* mentionne le bonnet des *lazzaroni* napolitains, dont le bonnet phrygien serait l'ancêtre - l'implicite étant le rapprochement entre les voyous et la « populace », selon une thématique déjà évoquée. Dans un autre article, *Blackwood's* poursuit à propos du bonnet phrygien :

« Quand il est placé sur [la] tête [du violent républicain], toute sa personne même semble changée : il ne rêve que de violence, seul le sang l'enthousiasme. Le bonnet semble être comme un talisman qui, dès qu'il touche son crâne, lui perturbe l'esprit, lui chauffe le cerveau, lui fait ouvrir la bouche et vomir des propos de destruction et de mort pour tous ses ennemis imaginaires : c'est le bonnet du conte de fées qui ne rend pas invisible mais rend réel et actif tout ce qui est irréfléchi, cruel, arbitraire, haineux dans sa nature. [...] qu'il s'orne du bonnet phrygien de la liberté, et il pense qu'il est nécessaire d'adopter le visage et le cœur d'un démon - il est tyrannique, brutal, implacable ». <sup>75</sup>

- 30 Si les stéréotypes sur les sans-culottes ne peuvent plus avoir cours, on moque la blouse quarante-huitarde, et la présence d'un ouvrier au sein du gouvernement provisoire <sup>76</sup>. Les chants révolutionnaires captent aussi l'attention des observateurs britanniques. Le populaire *Chant des Girondins* n'effraie guère, car il n'est « pas associé à l'idée d'un mal passé ou d'une terreur présente » <sup>77</sup>. La Marseillaise s'est un peu banalisée. Mais la réapparition de la *Carmagnole* et du *Ça ira* ne laissent pas d'inquiéter :

« Quand ce chant symbolique de destruction et de mort [Ça ira] sera entonné par la grande masse de la populace, alors il est certain que ce sentiment se sera aussi propagé à l'étranger, et largement, le sentiment d'envie, de rancœur, d'intolérance, et de carnage, le sentiment de 1793 ; et alors que la France soit assurée qu'elle est perdue, qu'elle est tombée dans l'abîme et la fange du sang et de la terreur. Que le ciel la protège du "Ça ira !" ». <sup>78</sup>

- 31 Enfin, pour les milieux anglicans traditionnels, 1830 et 1848 sont souvent la répétition de 1789, en ce qu'elles sont toutes l'expression de la décadence morale de la société française. Dans un sermon, le recteur d'une paroisse du Dorset explique ainsi, à propos de 1789 : « [...] L'apostasie et l'idolâtrie de l'Église papale, la débauche et l'extravagance des cours des rois, l'infidélité, le blasphème et le vice des gens de toutes les couches, des plus élevées aux plus basses, étaient telles que le Seigneur a sorti son épée de son fourreau [...] la terre est devenue une image de l'enfer. Un tel moment fixé semble être arrivé *de nouveau* pour la France » <sup>79</sup>. Le réformateur social Lord Ashley note dans son journal, quand il apprend le déclenchement de la révolution à Berlin et à Vienne, que c'est « la première révolution en France [qui] a ébranlé tout le système » <sup>80</sup>. La France fait ainsi une rechute pathologique : 1793 était un dérangement de la raison et des valeurs, 1848 en adopte les formes et s'apprête à retomber dans les mêmes errements. La presse la plus conservatrice trouvait même 1848 plus méprisable que 1789 : « Pour la Révolution de 1789, il y avait des causes visibles et substantielles, pour celle de 1830, des excuses plausibles ; pour celle de 1848, il n'y avait ni les unes ni les autres » <sup>81</sup>.

- 32 Cependant, cette interprétation ultra-tory est de plus en plus marginale au milieu du siècle. Pour les libéraux ou les radicaux, 1848 n'est pas une répétition de 1789 ou de 1793. Un journal radical populaire, *Reynolds's Miscellany*, rétif à la tradition française, salue 1848 en soulignant que la Révolution de 1789 a échoué « parce qu'elle était violente, soudaine, et effectuée par un peuple encore plongé dans l'ignorance et la barbarie que la monarchie lui avait laissées en héritage. [...] Mais la révolution de 1848 n'échouera pas, parce que les Français étaient totalement préparés à des institutions démocratiques quand elle a éclaté » <sup>82</sup>. Un pamphlétaire écrit également :

« [...] il n'y a aucune raison d'augurer de 1848 à partir de 1793 [...] les circonstances sont totalement différentes [...] En 1793, la grande masse du peuple français était passée sans transition du servage à la liberté. Le souvenir de son oppression l'emplissait d'une rancœur insatiable et sans discernement contre la noblesse, le clergé, et la couronne. L'agression hostile de la coalition des princes de l'Europe a enflammé les passions de la nation jusqu'à la folie, et s'est avérée fatale au développement de ses libertés ». <sup>83</sup>

- 33 Chartistes et radicaux rappellent l'espoir que 1789 avait représenté pour les peuples, qui « a brisé de nombreux restes de la tyrannie au-delà des limites de leur propre terre ; de nombreuses Bastilles morales sont tombées avec celle de la Porte Saint-Antoine » <sup>84</sup>. Et le Cabinet de Lord Russell lui-même ne réagit pas autrement, en cherchant à établir avec le gouvernement provisoire de Lamartine des relations diplomatiques cordiales et en récusant toutes les velléités belliqueuses des puissances centrales comme la Russie ; après l'écrasement des journées de juin, la Seconde République est officiellement reconnue par Londres. Comme 1830 l'avait fait, 1848 contribue ainsi à réconcilier l'opinion bourgeoise anglaise avec la tradition révolutionnaire française.
- 34 L'écrasement des journées de juin 1848, le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, la fin de la Seconde République et l'avènement du Second Empire ont outre-Manche un double effet. Ils déçoivent les libéraux qui, comme John Stuart Mill, cherchent en France un modèle politique ; ils confortent ceux qui, comme Bagehot, Macaulay, Disraeli et tant d'autres, sont convaincus que le peuple français est, à la différence des Britanniques, inapte à l'épanouissement des libertés, et requiert une poigne de fer pour ne pas sombrer dans l'anarchie - une alternative que Disraeli résume par une formule : « le camp, ou la Convention », c'est-à-dire la dictature militaire, ou la révolution sanglante. Par la suite, la Commune de Paris est une nouvelle occasion tout à la fois de renouveau du courant républicain britannique, et des stéréotypes attachés à la France.
- 35 Même si peu de journaux allèrent jusqu'à appeler, comme le *Army and Navy Gazette*, à la vivisection des Communards sans anesthésie, la presse se déchaîna contre eux, selon une rhétorique proche de celle des journaux versaillais. Une image atypique du vieux George Cruikshank, *The Leader of the Parisian Blood Red Republic*, rattache la Commune à la tradition de la Révolution française (illustration n°5) <sup>85</sup>. On y voit, sur fond d'apocalypse tricolore, un communard incendiaire, mi-diable, mi-républicain rouge, qui tient dans une main un couteau sanguinolent, tandis que, de l'autre, il agite un drapeau rouge, dont la hampe porte, à son sommet, une tête décapitée coiffée du « Bonnet rouge de la LIBERTÉ », « fabriqué en 1789 et rougi avec le sang en 1790-91-92 et 93 ». Cette charge, qui semble tout droit sortie de la période de la Révolution, était cependant décalée par rapport à l'évolution du goût et des seuils de tolérance de l'époque victorienne, et elle ne se vendit guère au-delà du premier tirage <sup>86</sup>. Élie Halévy insistait sur le faible écho de la Commune de Paris outre-Manche <sup>87</sup>. En fait, comme l'ont montré depuis les travaux de Royden Harrison ou de Paul Martinez, ce jugement est fortement à nuancer <sup>88</sup>. Dans différents cercles, la Commune suscitait des soutiens, notamment parmi les positivistes anglais, tels que Frederic Harrison, E. S. Beesly, et Congreve. Elle trouvait également un écho dans les milieux ouvriers et trade-unionistes, influencés par l'Association internationale des travailleurs, à l'instar de Thomas Smith, secrétaire de sa section de Nottingham, qui publia une brochure de soutien aux Communards. Des articles favorables parurent aussi dans des journaux radicaux comme le *Bee-Hive*, *Reynold's*, *The Republican*.

36 Les années 1870-72 connurent également une campagne républicaine, qui débuta sur la base d'un mécontentement populaire vis-à-vis de la monarchie <sup>89</sup>. Après la chute du Second Empire, en septembre 1870, tout un débat se développa outre-Manche sur l'engagement financier de l'État dans l'entretien de la monarchie : Victoria avait demandé une dot pour sa fille Louise et une pension pour son fils le prince Arthur. Et un groupe de députés des Midlands menèrent à ce sujet une campagne républicaine au sein du parlement <sup>90</sup>. Ce qui avait commencé comme un débat purement financier prit bientôt la forme d'une attaque plus large contre les privilèges et les prérogatives de la reine elle-même, note Antony Taylor <sup>91</sup>. En fait, des thèmes comme le coût de la monarchie, déjà développés au moment du couronnement de Guillaume IV en 1831 et du mariage de Victoria en 1840, furent largement repris. Une série de réunions républicaines en province furent suivies de plusieurs manifestations à Londres même. Le libre-penseur Charles Bradlaugh (1833-1891) était le fondateur et le président du *London Republican club*, et c'était un orateur populaire dans les autres clubs républicains. Il lança sa propre organisation nationale, représentant une cinquantaine de groupes, et peut-être 4 500 membres. « Sa Majesté est maintenant immensément riche et s'enrichit chaque jour. Elle est généreuse aussi, et elle a récemment donné pas tout à fait une demi-journée de son revenu aux pauvres affamés de l'Inde », s'indignait-il <sup>92</sup>. Bradlaugh était le dirigeant républicain de l'époque le plus nettement influencé par Paine ; on retrouve dans sa rhétorique anti-monarchiste la dénonciation de la « vieille corruption » et le patriotisme de ses prédécesseurs. Un de ses axes était les liens germaniques de la famille de Victoria - ses conférences furent publiées en 1871 sous le titre *The Impeachment of the House of Brunswick*. Les positions sur la Prusse avaient été polarisées par la guerre franco-allemande de 1870. Alors que la cour était ouvertement pro-prussienne, Bradlaugh et les républicains prirent le parti de la France dès lors que la République eut succédé au Second Empire. Cela dit, pendant cette période, le modèle le plus largement mis en avant était les États-Unis, dont les républicains britanniques se réclamaient plus librement après la guerre de Sécession. Quant à l'autre dirigeant de cette campagne, l'avocat Charles Dilke (1843-1911), un aristocrate instruit à Cambridge, son argumentation se concentrait sur la question du coût de la monarchie <sup>93</sup>. Dilke s'adressait surtout aux classes moyennes, et c'était tout sauf un révolutionnaire, mais il impressionnait par son courage personnel. La presse se déchaîna contre Dilke et Bradlaugh, qui fut traité de communiste après une visite à Paris pendant la Commune <sup>94</sup>. La tournée de réunions publiques de Dilke fut perturbée par des violences. Lors de son passage à Bolton, un républicain fut tué par une foule tory. Un autre républicain, le dirigeant trade-unioniste George Odger, fut grièvement blessé par des monarchistes lors d'une embuscade à Reading. Lors de la Commune, les amalgames entre les républicains britanniques et les Communards abondaient. Parmi tant d'autres rapprochements, une caricature de Punch prend pour cibles Odger et les républicains anglais, avec à l'arrière-plan les affrontements de la Commune de Paris présentés comme d'évidents repoussoirs <sup>95</sup>.

37 Dans les années qui suivent 1871, le débat sur la Révolution française s'estompe outre-Manche. Mais les questionnements qu'elle a suscités ne disparaissent pas. Ainsi, les discussions sur la violence révolutionnaire et sa compatibilité avec la constitution anglaise divisent le mouvement socialiste qui se développe dans les années 1880. Parmi tant d'autres, les *Nouvelles de Nulle Part* (1890), l'utopie de William Morris, témoignent de ce débat : dans le chapitre central du livre, les ouvriers se soulèvent contre la bourgeoisie et recourent à la violence selon des modalités qui portent l'empreinte de la

Commune de Paris, laquelle avait profondément marqué Morris. Le 3 août 1892, enfin, l'ancien mineur écossais et dirigeant socialiste Keir Hardie, qu'on considère comme un des pères fondateurs du travaillisme britannique, fait son entrée à la Chambre des communes, la casquette sur la tête. À bord de la voiture à cheval louée pour le mener à Westminster, un cornettiste joue la Marseillaise, ce qui est alors traditionnel en l'absence d'un chant ouvrier anglais faisant consensus. Il n'en faut pas plus pour que, à en croire les récits faits par une presse qui considérait Hardie comme un représentant révolutionnaire, la populace soit venue de l'*East End* accompagnée de fanfares jouant le « Red Flag »<sup>96</sup>. Cette présence de références révolutionnaires françaises dans le débat politique britannique n'est que l'avatar d'une longue tradition; mais elle témoigne, au moins sur le plan des symboles, d'une survivance centenaire. On pourrait aller plus loin et rappeler, par exemple, le rôle des ouvrages de la baronne Orczy, romancière d'origine hongroise et de langue anglaise, à qui l'on doit la série des Mourons rouges (*Scarlet Pimpernel*), dont la première version paraît en 1905, et qui a connu ensuite une centaine de rééditions; ou encore celui du cinéma anglo-saxon, avec, des origines à 1989, quelque 85 films relatifs à la Révolution française, à commencer par celui de D. W. Griffith<sup>97</sup>. Cependant, si la Révolution française occupe toujours, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, une place importante dans la culture britannique, c'est de façon banalisée, euphémisée, bien loin des peurs réelles qu'elle a suscitées pendant les quarante années qui suivent 1789.

- 38 Si la Révolution française est toujours une référence symbolique à la fin de l'époque victorienne, les débats qu'elle a suscités pendant le premier tiers du siècle ont été supplantés par d'autres (le mouvement ouvrier et le socialisme, le nationalisme irlandais, puis, bientôt, le mouvement pour les droits politiques des femmes), et d'autres périls (jaune, allemand, anarchiste) ont pris la place du jacobinisme. Mais la tradition politique française, révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle incluses, demeure une référence dans la culture politique. En témoigne ainsi, en 1889, donc bien après le dernier soulèvement parisien, le poème, aussi amer que bref, intitulé *Beautiful City* qu'Alfred Tennyson (1809-1892), le poète-lauréat, c'est-à-dire le poète officiel de la couronne, consacre à Paris :

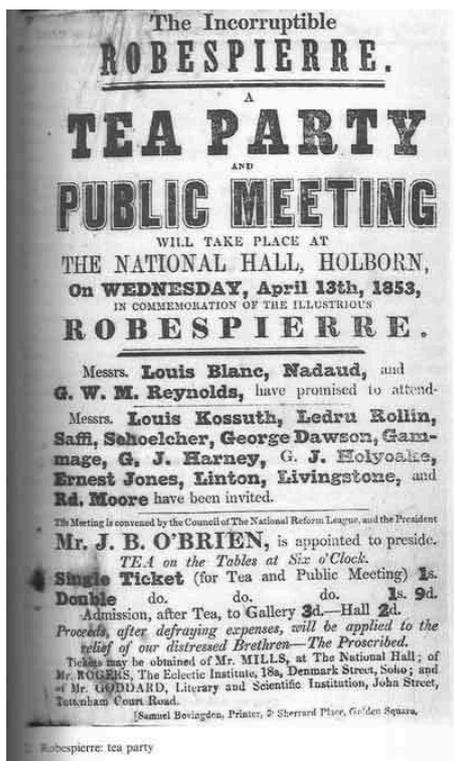
« Ville magnifique, centre et cratère de confusion européenne,  
Toi qui, de tes cris passionnés, réclame les droits d'une humanité égale,  
Combien de fois ta Ré-volution s'est révélée n'être qu'une É-volution  
Roulée en arrière par les vagues déferlantes de la démence civile ! »<sup>98</sup>



1) George Cruikshank, « *The Age of Reason or the World turned Topsy turvy exemplified in Tom PAINES WORKS!! Dedicated to the Archbishop of CARLILE* », 16 octobre 1819 (© American Philosophical Society).

39 Voir document en annexe.

2) William Heath, *Mad dog – Mad dog*, août 1830 (© British Museum - Departement of Prints and Drawings).



3) Billet d'invitation à l'anniversaire de Robespierre (in Margot C. Finn, *After Chartism. Class and nation in English radical politics, 1848-1874*, Cambridge University Press, 1993, p. 123).



4) Les cires de Madame Tussaud : les têtes guillotonnées de Louis XVI et Marie-Antoinette (à droite) font face à celles de Carrier, Fouquier-Tinville, Robespierre et Hébert. Au premier plan, Marat. Ce cliché date des années 1950, mais les moules de Madame Tussaud dataient de la Révolution et la disposition est proche de celle de la « Chambres des horreurs » du musée au XIXe siècle (© Madame Tussaud's Archives).



5) George Cruikshank, *The Leader of the Parisian Blood Red Republic, or the Infernal Fiend*, juin 1871. Collection privée.

## NOTES

✉. J'adresse mes remerciements à Nathalie Caron, Laurent Colantonio, Pascal Dupuy, Pamela Pilbeam, Iorwerth Prothero et Sabine Reungoat pour leurs remarques et corrections à la relecture de cet article.

1. Cf. Edward P. THOMPSON, « The Peculiarities of the English », in *The Poverty of Theory and Other Essays*, Londres, 1978, pp. 245-301. Linda COLLEY, *Britons 1707-1837. Forging the Nation*, Londres, Vintage, 1992; Linda COLLEY, « The Apotheosis of George III: Loyalty, Royalty and the British Nation », *Past and Present*, n° 102, 1984, pp. 94-129.

2. Antony TAYLOR, « *Down with the Crown* ». *British Anti-Monarchism and Debates about Royalty since 1790*, London, Reaktion Books, 1999 ; Frank PROCHASKA, *The Republic of Britain, 1760-2000*, Londres, Allen Lane, 2000.

3. Edward ROYLE, *Revolutionary Britannia? Reflections on the threat of revolution in Britain, 1789-1848*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

4. On trouvera une bibliographie des articles et ouvrages anglais consacrés à la Révolution dans Hedva BEN-ISRAEL, *English Historians on the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1968, pp. 284-306.

5. Philip Anthony BROWN, *The French Revolution in English history*, Londres, Lockwood 1918.

6. John R. DINWIDDY, « English Radicals and the French Revolution, 1800-1850 », pp. 447-466 in François FURET et Mona OZOUF (ed.), *The French Revolution and the creation of Modern Political Culture*, volume 3. *The Transformation of Political Culture*, Oxford, Pergamon Press, 1989.

7. Walter BAGEHOT, « History of the Unreformed Parliament, and its Lessons » (1860), in *Collected Works*, ed. Norman St JOHN-STEVAS, vol. VI, Londres, *The Economist*, 1974, p. 289.

8. Walter BAGEHOT, « Lord Althorp and the Reform Act of 1832 », in *Collected Works*, op. cit., vol. III, p. 209.

9. [Lord John RUSSELL], *Essays and Sketches of Life and Character. By a Gentleman who has left his Lodgings* (London, 1820), pp. 141-142. Cité in DINWIDDY, op. cit., p. 449.

10. Edward P. THOMPSON, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard-Seuil, 1988 (1963).

11. John BELCHEM, « Republicanism, Popular Constitutionalism and the Radical Platform in Early Nineteenth-Century England », *Social History*, vol. VI, n°1, 1981, pp. 1-32.

12. Iain McCALMAN, *Radical Underworld: Prophets, Revolutionaries and Pornographers in London, 1795-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.

13. Le « vieil idiot » est George III, et son fils le Prince Régent. John Dinwiddy cite une partie de ce document (Public Record Office, HO 40/1, fo. 228, cité in op. cit., p. 452.), qu'on peut trouver dans sa version intégrale dans Kevin BINFIELD (ed.), *Writings of the Luddites*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 2004, p. 108), qui l'a, lui, trouvé dans les archives de l'industriel lainier Benjamin Gott (Leeds University Manuscripts 193, Gott Papers, vol. 3, 106). Mes remerciements à François Jarrige pour ses précisions sur cette référence.

14. Edward ROYLE, op. cit., p. 53. Les italiques figurant dans l'original. Sauf mention contraire, traduction par l'auteur.

15. George CRUIKSHANK, « The Age of Reason or the World turned Topsy turvy exemplified in Tom Paines WORKS !! Dedicated to the Archbishop of CARLILE », 16 octobre 1819.

16. Cité in John BELCHEM, *op. cit.*, p. 28.

17. Sur cette période, on consultera notamment : Donald READ, *Peterloo : The « Massacre » and its Background*, Manchester, Manchester University Press, 1958 ; J. STEVENS, *England's Last Revolution: Pentrich, 1817*, Buxton, Moorland Publishing, 1977 ; John BELCHEM, « Orator Hunt » : *Henry Hunt and English Working-class Radicalism*, Oxford, Clarendon Press, 1985 ; Iorwerth PROTHERO, *Artisans and Politics in Early Nineteenth-Century London: John Gast and his Times*, Londres, Methuen, 1981 (1979) ; Malcolm THOMIS, Peter HOLT, *Threats of Revolution, 1789-1848*, Londres, Macmillan, 1977 ; Edward P. THOMPSON, *op. cit.* ; Ian MCCALMAN, *op. cit.*

Sur la période précédente : Harry DICKINSON, *British Radicalism and the French Revolution, 1789-1815*, Oxford, Basil Blackwell, 1985.

18. Dinwiddy rappelle que Croker perdit ainsi du crédit même dans les cercles les plus conservateurs. Dans son roman *Coningsby* (1844), Benjamin Disraeli, autre tory, et futur premier ministre, l'a immortalisé sous les traits peu flatteurs de Rigby : « Le fait est que Rigby ennuyait ses audiences à trop parler d'histoire, en particulier de la Révolution française dont il se flattait qu'elle fût son « point fort », tant et si bien que, chaque fois qu'il faisait allusion au sujet, les gens étaient presque aussi terrifiés que s'ils avaient vu la guillotine. »

19. John R. DINWIDDY, *op. cit.*, p. 451.

20. Elie HALEVY, « English public opinion and the French Revolutions of the Nineteenth Century » in Alfred COVILLE and Harold TEMPERLEY (eds.), *Studies in Anglo-French History during the Eighteenth, Nineteenth and Twentieth Centuries*, Cambridge, Cambridge University Press, 1935, pp. 51-60.

21. Norman GASH, « English Reform and French Revolution in the General Election of 1830 », in R. PARES and A. J. P. TAYLOR, *Essays presented to Lewis Namier*, London, 1956 ; Roland QUINAULT, « The French revolution of 1830 and parliamentary reform », *History* 79 (1994), pp. 377-393.

22. Walter BAGEHOT, « The Changes for a Long Conservative Régime in England » (texte écrit en 1874 et paru dans la *Fortnightly Review*, 1er décembre 1878), in *Collected Works*, *op. cit.*, vol. VII, 1974, p. 225.

23. William HEATH, *Mad dog - Mad dog*, août 1830. BM 16234. On trouvera une description détaillée dans Mary Dorothy GEORGE, *Catalogue of Political and Personal Satires preserved in the Department of Prints and Drawings in the British Museum*, vol. XI (1828-32), London, 1954.

24. Alfred PLUMMER, *op. cit.*, J'emprunte ici au travail de Iorwerth PROTHERO (« "Bronterre" O'Brien, the Schoolmaster of Chartism », texte non publié), que je remercie de m'avoir permis de lire son article, dont sont issues les citations de ce paragraphe.

25. Philippe BUONARROTI, *Conspiration pour l'Égalité dite de Babeuf*, Paris, 1830 (Bruxelles, 1828).

26. Alfred PLUMMER, *Bronterre. A political biography of Bronterre O'Brien, 1804-1864*, Londres, 1971, pp. 59-66

27. James Bronterre O'BRIEN, *Bronterre's Life and Character of Maximilien Robespierre*, Londres, 1838-1839.

28. *Ibid.*, p. 16.

29. *Ibid.*, p. 217.
30. *Ibid.*, pp. 384-385. Cf. *Poor Man's Guardian*, 8 décembre 1832, p. 653.
31. Gwynne LEWIS, « Robespierre through the Chartist Looking-Glass », in William DOYLE, Colin HAYDON (ed.), *Robespierre*, Cambridge University Press, 1999, p. 204.
32. Edward Royle fait le point sur la question dans *Revolutionary Britannia?*, *op. cit.*
33. Antony TAYLOR, *op. cit.*, et « Republicanism Reappraised: Anti-Monarchism and the English radical tradition, 1850-1872 », pp. 154-178 in James VERNON (ed.), *Re-reading the Constitution*, Cambridge University Press, 1996.
34. Andrew CARNEGIE, *Autobiography*, Londres, 1920, pp. 9-12. Cité in Antony TAYLOR, *op. cit.*, p. 158.
35. *Northern Star*, 9 novembre 1844.
36. Voir en particulier *Puritanism and Revolution*, Harmondsworth, Penguin, 1986 (1958), pp. 120-125.
37. Blair WORDEN, « The English Reputations of Oliver Cromwell 1660-1900 », *Historical Controversies and Historians*, ed. William Lamont, Londres, UCL Press, 1998, pp. 35-48.
38. James EPSTEIN, *The Lion of Freedom: Feargus O'Connor and the Chartist Movement, 1832-1842*, Londres, Croom Helm, 1982, pp. 8-9.
39. Voir par exemple Feargus O'CONNOR, *Northern Star*, 17 juin 1848, p. 1, col. 2 :  
« Revolutions are the fashion of the day. I hope we shall never have one in England; but if tyranny drives the people to it, I hope your brothels will be the first victims. Adieu, you beasts! I defy you all. Your enemy, Feargus O'Connor ».
40. *Northern Star*, 4 mars 1848, p. 4, col. 5.
41. *THE REPUBLICAN: A Magazine advocating the Sovereignty of the People*, ed. G. C. Harding, Londres : J. Watson, 1848, vol. I, p. 103.
42. R. G. GAMMAGE, *History of the Chartist Movement*, Newcastle, Browne, 1894 (1855), p. 300.
43. *The Republican*, 1848, vol. I, p. 122.
44. Cf. Albert Robert SCHUYEN, *The Chartist Challenge - A Portrait of George Julian Harney*, New York, Macmillan, 1958. Miles Taylor rapporte que, jeune écolier, Jones rédigea, entre 1835 et 1838, un très long poème sur la Révolution française, hostile à Louis XVI mais également aux jacobins, et regrettant que le duc de Brunswick n'ait pu vaincre la république à Valmy et porter le comte d'Artois sur le trône (Ernest Jones, *Chartism, and the Romance of Politics, 1819-1869*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 44).
45. *The London Democrat*, 20 avril 1839, cité in Norbert J. GOSSMAN, « Republicanism in Nineteenth-Century England », *International Review of Social History*, 7 (1962), p. 49
46. Gregory CLAEYS, *Citizens and Saints. Politics and anti-politics in early British socialism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
47. James Bronterre O'BRIEN, *An Elegy on the Death of Robespierre*, Londres, 1857.
48. Margot C. FINN, *After Chartism. Class and nation in English radical politics, 1848-1874*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 123.
49. *Reasoner*, 26 mars 1854, pp. 213-214 ; « Freethought Directory : A Catalogue of Works Produced by Holyoake & Co. », 1854, Bishopgate's Institute, George Jacob HOLYOAKE Collection, Pamphlets, box 4, n° 168. Cité par Margot FINN, *op. cit.*, p. 117. À propos de cet établissement, voir George Jacob HOLYOAKE, *Sixty years of an agitator's life*, Londres, Fisher Unwin, 1906, vol. II, p. 163. Sur les exilés, voir Sabine FREITAG (ed.), *Exiles from European Revolutions. Refugees in mid-Victorian England*, Londres, Berghahn, 2003.
50. R.G. GAMMAGE, *op. cit.*, pp. 73-75.

51. Jonathan ROSE, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, Yale, Nota Bene, 2002 (2001), p. 41.
52. Thomas CARLYLE, *The French Revolution. A History*, London, The Folio Society, 1989 (1837). Voir notamment Barton FRIEDMAN, *Fabricating History: English Writers on the French revolution*, Princeton University Press, 1988.
53. David LODGE, « The French Revolution and the condition of England: crowds and power in the early Victorian novel », in Ceri CROSSLEY et Ian SMALL, *The French Revolution and British Culture*, Oxford, Oxford University Press, 1989, p. 127. Toujours sous la plume de David Lodge, on lira également une présentation divertissante des romans industriels dans le premier chapitre de *Nice Work* (1988, traduction française : *Jeux de société*).
54. Pascal DUPUY, « La Diffusion des stéréotypes révolutionnaires dans la littérature et le cinéma anglo-saxons (1789-1989) », *A.H.R.F.*, n°305, 1996, pp. 511-528.
55. Pamela PILBEAM, *Madame Tussaud and the History of Waxworks*, Londres et New York, Hambledon, 2003.
56. Charles DICKENS, *All the year Round*, p. 253 (7 janvier 1860). Cité et traduit in *The French Revolution (Version anglaise)*, Vizille, Musée de la Révolution française, 1989, p. 130.
57. Richard ALTICK, *The Shows of London*, Cambridge (Massachusetts), 1978, p. 237.
58. Oliver MACDONAGH, *The Hereditary Bondsman, 1775-1829*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1988, pp. 19-29; Thomas WALL, « Louvain, Saint-Omer and Douai », in Michael TIERNEY, *Daniel O'Connell: Nine Centenary Essays*, Dublin, Brown and Nolan, 1949, pp. 25-50.
59. Fabrice BENSIMON, *Les Britanniques face à la révolution française de 1848*, Paris, L'Harmattan, 2000.
60. Anonyme [A.V. KIRWAN ?], « The French Republic. "The Organisation of Labour" and Disorganisation of Society », *Fraser's Magazine*, vol. XXXVII, n° 220, avril 1848, p. 483.
61. *The Times*, 26 février 1848, p. 5, col. 4.
62. Anonyme [John Wilson CROKER], « French Revolution - February 1848 », *Quarterly Review*, vol. LXXXII, n° 164, mars 1848, p. 582.
63. *The Times*, 28 février 1848, p. 4, col. 4. Anonyme [Archibald ALISON], « Fall of the Throne of the Barricades », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. LXIII, n°390, avril 1848, p. 407.
64. Anonyme [Archibald ALISON], *ibid.*, p. 413.
65. Anonyme, *A Glance at the Causes and Effects of the Revolutions in France since 1847*, Londres, Effingham Wilson, 1852, p. 15.
66. *The Times*, 26 juin 1848, p. 4, col. 3.
67. Anonyme [John Wilson CROKER], « French Revolution - February 1848 », *op. cit.*, p. 583.
68. Anonyme [Archibald ALISON], « Fall of the Throne of the Barricades », *op. cit.*, p. 399.
69. En particulier à propos de la circulaire aux préfets : « La tentative scandaleuse de M. Ledru-Rollin d'entraver la liberté du vote, qui ressemble beaucoup à l'esprit dans lequel Danton, un des ministres du 10 Août, influença aussi le choix de l'exécrable Convention ». Anonyme [John Wilson CROKER], « French Revolution - February 1848 », *op. cit.*, p. 587.
70. Cf. Maurice AGULHON, *Les Quarante-huitards*, Paris, Folio, 1992 (1975), pp. 51-52.
71. Anonyme [John Palgrave SIMPSON], « Sentiments and Symbols of the French Republic », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. LXIII, n° 392, juin 1848, p. 769.
72. Anonyme [John Palgrave SIMPSON], *ibid.*, p. 767.

73. Voir cependant *The Times*, 28 février 1848, p. 4, col. 4.
74. Anonyme [John Palgrave SIMPSON], « Republican Paris », *Blackwood's Edinburgh Magazine*, vol. LXIII, n° 391, mai 1848, p. 573.
75. Anonyme [John Palgrave SIMPSON], « Sentiments and Symbols of the French Republic », *op. cit.*, p. 771.
76. Cf., par exemple, *Diary*, entrée du 26 février. George Hargreave PARKER, *Letters on the Great Revolution of 1848*. Letter II, Londres : B. Wertheim, 1848, p. 25.
77. Anonyme [John Palgrave SIMPSON], « Sentiments and Symbols of the French Republic », *op. cit.*, p. 774.
78. *ibid.*, p. 774.
79. Reginald Southwell Smith, *The French Revolution of 1848, Viewed in the Light of Prophecy. A Sermon. With a few Words on Chartism*, Londres, Nisbet and Seeleys, 1848, p. 9.
80. *Diary* de Shaftesbury, entrée du 23 mars 1848 in Edwin HODDER, *The Life and Work of the Seventh Earl of Shaftesbury, K.G.*, Londres, Cassel, 1890, vol. II, p. 316.
81. Anonyme [John Wilson CROKER], « Political Prospects of France and England », *Quarterly Review*, vol. LXXXIII, n° 165, juin 1848, p. 266.
82. *Reynolds's Miscellany*, vol. I, n° 1, new series, 15 juillet 1848, p. 9.
83. Anonyme [C. F. HENNINGSEN], *Analogies and contrasts; or, comparative sketches of France and England, by the author of « Revelations in Russia »*, Londres, T. C. Newby, 1848, vol. I, p. XXXI.
84. Percy Bolingbroke St. JOHN, *The French Revolution in 1848; The Three Days of February 1848*, Londres, Richard Bentley, 1848, p. 9.
85. George CRUIKSHANK, *The Leader of the Parisian Blood Red Republic, or the Infernal Fiend*, juin 1871, collection privée. Cette illustration se trouve notamment au Victoria and Albert Museum.
86. Robert L. PATTEN, *George Cruikshank's Life, Times and Art*, Cambridge, Luttlworth, 1996, vol. II (1835-78), p. 462.
87. Élie HALEVY, *op. cit.*
88. Royden HARRISON, *The English Defence of the Commune, 1871*, London, Merlin Press, 1971. Paul MARTINEZ, « Communard Refugees in Great-Britain », thèse de doctorat non publiée, University of Sussex, 1981.
89. Voir notamment les travaux de Antony TAYLOR, *op. cit.*
90. Charles Dilke, Henry Fawcett, P. A. Taylor, et Auberon Herbert.
91. Antony TAYLOR, *op. cit.*, p. 167
92. Charles BRADLAUGH, *The Impeachment of the House of Brunswick*, 1880 (1871).
93. *The Cost of the Crown*, discours d'octobre 1871.
94. Norbert J. GOSSMAN, *op. cit.*
95. « A French Lesson », *Punch*, 8 avril 1871, vol LX, p. 141
96. Caroline BENN, *Keir Hardie*, Londres, Hutchinson, 1992, p. 93. Kenneth O. MORGAN, *Keir Hardie. Radical and Socialist*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1984 (1975), p. 54.
97. Pascal DUPUY, *op. cit.*
98. « Beautiful city, the centre and crater of European confusion,  
O you with your passionate shriek for the rights of an equal humanity,  
How often your Re-volution has proven but E-volution  
Rolled again back on itself in the tides of a civic insanity ! »

« Beautiful City », in Alfred TENNYSON, *The Poems of Tennyson in Three Volumes*, ed. Christopher RICKS, vol. III, p. 216. Mes remerciements à Paul Bensimon pour cette traduction.

---

## RÉSUMÉS

Après la fin des guerres napoléoniennes, la Révolution française et le jacobinisme demeurent une menace réelle aux yeux des autorités britanniques. Notamment en raison de la répression, et de l'hostilité aux « principes français », les courants radicaux, à l'exception d'adeptes de Thomas Paine comme Richard Carlile, se gardent de mettre en œuvre les références aux traditions françaises. Cependant, au tournant des années 1820 et 1830, un tournant s'opère : parmi les whigs, 1789 est réhabilitée, et la révolution de 1830 montre qu'une révolution française n'est pas forcément sanglante. Bronterre O'Brien entreprend de son côté un culte politique de Robespierre, minoritaire dans le mouvement radical, mais qui se poursuit après le chartisme, jusque dans les années 1850. Au-delà de la Commune de Paris, la tradition révolutionnaire française demeure une référence dans le débat politique, bien après que la menace qu'elle représentait pour les élites se fût estompée.

**The Echo of the French Revolution in 19th-century Britain (1815-1870).** After the end of the Napoleonic wars, the French Revolution and Jacobinism remained a real threat for the British authorities. In particular because of the repression and the hostility to « French principles », the British radical tendencies avoided referring to French traditions, with the exception of Paineites such as Richard Carlile. However, in the late 1820s and early 1830s, there was a shift: among the Whigs, 1789 was rehabilitated, and the 1830 revolution showed that a French revolution did not have to be bloody. Bronterre O'Brien undertook a real political worship of Robespierre. This was a minority trend among radicals, but it lasted until the 1850s, i.e. after Chartism. Beyond the 1871 Paris Commune, the French revolutionary tradition remained a reference in the political debate, long after the threat it represented for the elite had faded away.

## INDEX

**Mots-clés** : jacobinisme, radicalisme, chartisme, 1830, 1848, Commune de Paris, 1871, Richard Carlile, Bronterre O'Brien, Albert Schoyen

## AUTEUR

**FABRICE BENSIMON**

Université de Paris X-Nanterre, 200 av. de la République, 92001 Nanterre cedex 01